qu'une sorte de vide intérieur, si toutefois, il est permis de retenir contre lui le terrible aveu d'Édouard dans les *Faux-Monnayeurs*, dont Du Bos n'a pas tort de souligner la gravité : « *Ce n'est que dans la solitude que parfois le substrat m'apparaît et que j'atteins à une certaine continuité foncière, mais alors il me semble que ma vie s'anéantit, s'arrête et que je vais proprement cesser d'être* ». Quasi-syncope, arrêt momentané de la pulsation intime, tel est pour lui le résultat de ce que Montaigne nomme la « récollection » : Valéry, on le sait, a blâmé Pascal (avec quelle éloquence !) de n'entendre que silence éternel à la place de l'harmonie des sphères dont la vibration comblait de bonheur les Anciens ; Gide rentrant en lui-même n'y trouve que le néant ; c'est un amincissement, un amenuisement de l'être que révèle ou détermine en lui la méditation, au lieu du surcroît de richesse qu'on s'attendrait normalement à trouver, dans une vie intérieure généreusement ouverte de toutes parts sur l'univers spirituel. On s'explique alors cette impression de chose *tarie* que donne si souvent son œuvre, en dépit de son abondance objective : elle n'offre au regard que le maigre filet d'eau (d'ailleurs intermittent) du torrent méditerranéen au lieu du jaillissement de source sans cesse réalimentée par la réversibilité des mérites qu'aurait pu lui donner la participation à cette communauté des esprits où l'homme n'est jamais vraiment seul, mais encadré, soutenu et comme ravitaillé par tous ceux qui méditent et qui prient en même temps que lui.

C'est pourquoi il y a de la part de Gide une extrême confusion, (et même une complaisance envers la Tentation), à identifier avec le Malin le *daimôn*, platonicien ou goethéen, qui préside à la création artistique, confusion pour laquelle il s'autorise, non sans sophisme, de Blake. Peut-être est-il vrai que pour la plus grande part, les œuvres humaines majeures sont consacrées à la peinture du péché plutôt qu'à celle de la vertu ; mais cela ne tient-il pas simplement à l'infirmité de notre nature, à cette cécité spirituelle qui découle immédiatement du péché originel ? Avec plus de hauteur d'âme, Milton aurait peut-être pu décrire le Paradis aussi bien qu'il a fait l'enfer ; sur un plan tout profane, alors que la littérature abonde en amants infortunés on y compterait les descriptions de l'amour comblé : même Balzac, qui croyait fermement au mariage et au couple, se trouve avoir représenté, malgré lui, surtout des monstres, et jusque dans sa propre vie. L'exemple éclatant de l'Angelico est d'ailleurs un démenti formel à la thèse (surtout polémique) de Blake que reprend Gide. Au reste la monotonie du Mal est sans doute égale, au moins, à celle